

L'AMOUR DE DIEU.

O Dieu ! tu es mon Dieu fort ; je te cherche au point du jour !
mon âme a soif de toi ; ma chair te souhaite comme une terre
déserte, altérée et sans eau , pour voir ta force et ta gloire , ainsi
que je t'ai contemplé dans ton sanctuaire !

Car ta gratuité est meilleure que la vie ; mes lèvres te loueront ;
et ainsi je te bénirai durant ma vie , et j'élèverai mes mains en
invoquant ton nom !

Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse , et ma
bouche te loue avec un chant de réjouissance , quand je me sou-
viens de toi dans mon lit , et que je médite de toi durant les veilles
de la nuit !

Parce que tu m'as été en secours , à cause de cela je me réjouirai
à l'ombre de tes ailes ; mon âme s'est attachée à toi pour te suivre,
et ta droite me soutient !

Mais ceux qui demandent que mon âme tombe en ruine , entre-
ront au plus bas de la terre ; on les détruira à coups d'épée , ils
seront la portion des renards.

Mais le roi se réjouira en Dieu ; et quiconque jure par lui s'en
glorifiera ; car la bouche de ceux qui mentent sera fermée.

(PSAUME LXIII.)¹

¹ Voir la note en tête du discours précédent.

Dans un précédent exercice, nous avons rapproché le psaume que nous venons de lire du cent trentième; nous avons fait remarquer que ce dernier psaume, qui exprime la détresse et l'angoisse, paraît avoir été composé par David à une époque de prospérité temporelle; tandis que le soixante-troisième, qui exprime la joie la plus profonde, se rapporte évidemment à un temps d'épreuve. Nous avons tiré de ce rapprochement cette conséquence, qu'il y a pour l'enfant de Dieu des douleurs indépendantes des circonstances extérieures, et qu'il y a aussi pour lui des joies indépendantes de ces mêmes circonstances. Dans une première méditation, qui avait pour sujet le psaume cent trentième, nous avons cherché ce que sont les douleurs spirituelles des enfants de Dieu, et nous avons constaté qu'elles ont pour principe le péché; nous avons reconnu que David était en état de chute alors qu'il poussait vers le Seigneur ce cri d'angoisse, et que l'abîme au fond duquel il gémit, c'est le sentiment accablant de son péché. Il nous reste à rechercher, en méditant le psaume soixante-troisième, quelle est la source des joies spirituelles des enfants de Dieu. Ces deux cantiques si différents d'ailleurs, si opposés même à certains égards, ont un trait qui leur est commun: c'est qu'on voit dans l'un et dans l'autre prédominer chez David les intérêts spirituels sur les intérêts temporels, et les besoins de l'âme absorber en quelque sorte ceux du corps. Nous l'avons

vu victorieux de tous ses ennemis , assis paisiblement sur le trône d'Israël , devenir insensible à toute cette gloire , à toute cette prospérité matérielle , et gémir accablé sous le fardeau de ses péchés ; et nous allons le voir aujourd'hui poursuivi par ses ennemis , réduit à fuir dans un désert , privé de toutes les douceurs et même des nécessités de la vie , éclater en chants de joie et d'actions de grâces dans le sentiment de la faveur de son Dieu.

Quelques interprètes placent la composition de ce psaume à l'époque où David fuyait devant Absalon ; la plupart pensent qu'il faut le rapporter aux persécutions de Saül. Quelque opinion qu'on adopte à cet égard , toujours est-il que David se trouvait alors dans un moment d'épreuve et d'angoisse temporelle ; les premiers versets , où il parle de ses souffrances dans le désert , ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. Mais il possède un bonheur intérieur qu'il porte partout avec lui , et qui jusque dans la solitude et les privations du désert , fait éclore sur ses lèvres un chant de joie. Quel est donc le principe de ce bonheur qui résiste à toutes les épreuves temporelles , et que l'épreuve même semble rendre plus complet encore et plus profond ? Le sentiment qui domine dans cet admirable psaume , qui le pénètre du commencement à la fin , qui le résume tout entier , et qui va nous servir de fil directeur dans notre étude , c'est l'amour

de Dieu. C'est l'amour de Dieu qui porte le prophète à le chercher avec tant d'ardeur; c'est l'amour de Dieu qui lui fait oublier toutes ses souffrances, qui remplit son cœur d'une joie ineffable, et qui lui donne la bienheureuse assurance qu'il triomphera de ses ennemis.

Dans cette contrée aride où la détresse la plus pressante l'environne de toutes parts, c'est vers Dieu que se porte sa première pensée, c'est Dieu qu'il cherche avant toute chose. « O Eternel! je te cherche au point du jour! mon âme a soif de toi, ma chair te souhaite comme une terre déserte, altérée et sans eau, pour voir ta force et ta gloire, ainsi que je t'ai contemplé dans ton sanctuaire! » Nous pouvons juger par ces paroles de ce qu'est le véritable amour de Dieu. On se fait habituellement des idées bien fausses à cet égard. Pour la plupart des hommes — je parle de ceux qui font profession de piété, car pour les mondains déclarés il ne peut être question d'amour de Dieu — pour la plupart des hommes qui s'appellent chrétiens l'amour de Dieu n'a rien de commun avec les affections du cœur; c'est un sentiment tout négatif, ce n'est pas même un sentiment; c'est uniquement une direction de la vie, ou une opération de l'esprit. Pour les uns, aimer Dieu consiste simplement à respecter la loi morale et à mener une vie régulière; pour d'autres, aimer Dieu consiste à honorer son caractère, à se faire des idées plus ou moins relevées de ses perfections; en un mot à lui accorder ce

que dans nos relations avec les hommes on appellerait tout au plus une froide estime. Quant à l'amour proprement dit, quant à cette affection du cœur ou plutôt cette passion profonde, exclusive, ardente, irrésistible, qui nous porte vers l'objet que nous aimons comme vers notre souverain bien, qui nous remplit constamment de sa pensée, qui nous fait oublier tout le reste dans le bonheur de le contempler, qui fait qu'il suffit d'un regard, d'une parole, d'un témoignage d'amour pour nous combler de joie, — on n'admet pas qu'une telle disposition de l'âme puisse avoir pour objet un être tel que Dieu; et lorsqu'on rencontre par hasard quelqu'un qui fait profession d'aimer Dieu de cette manière-là, on a bientôt prononcé les mots d'enthousiasme, d'exaltation, que sais-je? peut-être de folie. Les expressions de David, non-seulement dans le psaume qui nous occupe, mais dans une foule d'autres que je pourrais citer, nous montrent ce qu'il en faut penser. Est-ce une froide estime, ou est-ce une affection profonde et ardente qui a dicté ces paroles : « O Eternel! je te cherche au point du jour! mon âme a soif de toi, ma chair te souhaite comme une terre déserte, altérée et sans eau! Comme un cerf altéré brame après des eaux courantes, ainsi crie mon âme après toi, ô Dieu! mon âme a soif de Dieu, du Dieu fort et vivant : oh! quand entrerais-je, et me présenterais-je devant la face de Dieu! Eternel des armées, que tes tabernacles sont aimables! mon âme

désire ardemment, elle soupire après les parvis de l'Éternel ; mon cœur et ma chair tressaillent de joie après le Dieu fort et vivant ! Mon âme est tout embrasée de l'affection qu'elle a de tout temps pour tes ordonnances ! Quel autre ai-je au ciel que toi ? Sur la terre je ne prends plaisir en rien qu'en toi seul ! Ma chair et mon cœur étaient défailis ; mais Dieu est le rocher de mon cœur, et mon partage à toujours ! »

N'est-il pas évident que l'amour de Dieu était chez David une véritable affection du cœur, une passion profonde qui lui faisait éprouver un ardent besoin de sa présence et de sa communion, une affection qui dominait toutes les autres, qui tenait la première place dans son cœur, et devant laquelle s'effaçaient en quelque sorte toutes les joies de la terre et toutes les épreuves temporelles ? Voilà ce que Dieu demande, et voilà ce qui s'appelle l'aimer. Ce qu'on entend généralement par amour de Dieu ne vous contenterait pas vous-mêmes, de la part d'un seul des êtres que vous aimez sur la terre. Si votre femme ou votre enfant répondait à votre tendre affection en se tenant dans les limites d'une réserve respectueuse et froide, en professant la plus haute estime pour votre caractère, en déférant même à vos avis ou à vos ordres, sans que jamais vous sentissiez battre d'amour ce cœur que vous aimez, seriez-vous satisfait ? Non, non : estime, respect, égards, obéissance même, tout cela ne vaut pas à vos yeux un élan d'amour. Eh bien ! le

Seigneur ne se contente pas à meilleur marché que vous-mêmes en fait d'amour, et c'est le cœur qu'il veut avoir. On demande quels sont les caractères auxquels nous pouvons reconnaître en nous l'amour de Dieu; on donne de ces caractères une longue et minutieuse énumération; on nous dit que celui qui aime Dieu doit aimer tout ce qui rapproche de Dieu; qu'il aimera la prière, la lecture de la parole sainte, les assemblées du culte; qu'il aimera les hommes, qui sont comme lui les enfants de Dieu; qu'il aimera les commandements de Dieu, et sera heureux d'obéir à sa loi; et autres choses semblables auxquelles se reconnaît, nous dit-on, l'amour de Dieu. Tout cela est vrai, qui pourrait en douter? et nous ne nions pas que l'examen approfondi de ces divers caractères de l'amour divin ne puisse avoir son utilité. Mais gardons-nous de croire que tout ce travail d'analyse soit nécessaire pour savoir si nous avons ou non dans notre cœur l'amour de Dieu. C'est déjà un mauvais signe que nous en soyons à nous demander si nous aimons Dieu; dès que nous sommes réduits à poser la question, il y a tout lieu de croire que nous ne l'aimons pas. L'amour se connaît et se sent assez par lui-même. Avez-vous jamais eu l'idée de vous demander si vous aimez votre mère ou votre enfant, votre femme ou votre mari? avez-vous besoin de vous examiner, de vous étudier vous-mêmes pour résoudre cette question? Vous représentez-vous David ou saint Jean recherchant curieuse-

ment s'il y a chez lui tel ou tel caractère de l'amour de Dieu? Tandis que vous en êtes réduits à étudier votre cœur et votre vie pour savoir si vous aimez Dieu, celui qui l'aime en effet ne songe pas même à se le demander : toutes les affections de son cœur, toutes les tendances de son âme et de sa vie le portent vers Dieu ; enlevé par l'amour de Dieu comme sur des ailes, il plane au-dessus de toutes les préoccupations terrestres, il domine toutes les joies comme toutes les épreuves temporelles ; il s'écrie avec David : « m'approcher de Dieu, c'est mon bien ! lève sur moi la clarté de ta face, ô Eternel ! tu as mis plus de joie dans mon cœur qu'ils n'en ont au temps que leur froment et leur meilleur vin ont été abondants ! » il s'approche en effet de ce Dieu qu'il aime, il jouit de sa présence et de sa communion, il mêle à toutes choses la pensée de Dieu ; et tout naturellement, sans y penser, il aime la prière, la parole de Dieu, les enfants de Dieu et les commandements de Dieu. Si vous aimiez Dieu, mes frères, vous n'auriez pas besoin de vous le demander, vous jouiriez sans y songer du trésor de son amour. Si vous aimiez Dieu, vous le chercheriez comme David au point du jour, et votre première pensée, en rouvrant chaque matin vos yeux à la lumière, vous porterait vers votre céleste ami. Si vous aimiez Dieu, comme David vous penseriez à lui « dans votre lit, » vous « méditeriez de lui durant les veilles de la nuit ; » sa pensée vous serait si natu-

relle et si douce qu'elle chasserait quelquefois le sommeil loin de vos yeux, et qu'elle se retrouverait jusque dans vos songes. Si vous aimiez Dieu, votre âme, comme celle de David, aurait soif de lui; vous auriez autant besoin de le posséder que vous avez besoin de manger quand vous avez faim et de boire quand vous avez soif; la perte du sentiment de sa présence et de sa faveur serait pour vous un malheur et une souffrance. Si vous aimiez Dieu, vous viendriez dans sa maison non plus par habitude, ou par curiosité, ou par devoir, mais par besoin; vous soupiriez comme David après les parvis de l'Éternel, vous appelleriez son sabbat « vos délices, » vous vous nourririez avidement de sa parole; la partie essentielle du culte ne serait point pour vous la prédication mais l'adoration; la prière ravirait votre cœur de la terre au ciel, et votre âme tout entière volerait vers le Seigneur sur les ailes de vos cantiques. Si vous aimiez Dieu, le bonheur de cet amour suffirait chez vous comme chez David pour balancer toutes les épreuves, toutes les souffrances temporelles, et pour vous faire éclater en chants de joie et d'actions de grâces dans le désert de la vie. Si vous aimiez Dieu, cet amour dominerait et absorberait tous les autres; vous n'aimeriez rien qu'après Dieu et qu'en Dieu; et comme David vous penseriez à Dieu avant de penser à vos amis les plus chers, aux êtres qui vous sont unis par les liens les plus étroits du sang ou des affections terrestres. Ne

nous parlez pas d'exaltation ni d'exagération quand il s'agit de l'amour de Dieu. Jamais vous ne pourrez trop aimer Dieu, jamais vous ne pourrez assez l'aimer. A la vérité l'amour de Dieu peut avoir, non pas son excès mais ses écarts, ses aberrations, ses illusions, et nous en dirons un mot dans le cours de cette étude; mais, croyez-moi, vous avez encore bien du chemin à faire avant de courir le moindre danger de tomber dans les écarts de l'amour de Dieu. Nous n'en sommes plus au temps des sainte Thérèse ni des Fénelon. Quand j'entends les chrétiens de nos jours parler du danger des exagérations de l'amour de Dieu, je crois entendre un homme exprimer la crainte de brûler sa maison, quand il n'a pas même un peu de feu dans son foyer mort pour réchauffer ses membres glacés. Ah! ce n'est pas contre les excès de l'amour de Dieu qu'il est nécessaire de nous mettre en garde aujourd'hui. Où sont-ils aujourd'hui ceux qui savent aimer Dieu? Aimer Dieu! ces deux mots rapprochés l'un de l'autre ne sonnent-ils pas en désaccord avec le ton général de notre époque? hélas! on aime tout aujourd'hui excepté Dieu. Nous avons fait des progrès admirables dans toutes les branches de l'activité humaine : mais je ne vois pas que l'amour de Dieu ait fait des progrès. Les hommes se jettent avec une ardeur infinie dans l'activité extérieure; le commerce et l'industrie rapprochent de plus en plus les peuples; les nations se donnent rendez-vous à des

congrès solennels et magnifiques, où elles échan- gent les produits de l'industrie et des arts du monde entier ; les distances qui les séparent s'abrègent indéfiniment et semblent devoir s'anéantir ; un nouveau moyen de communication, rapide comme la pensée, franchit les vallées, perce les montagnes, serpente au fond des mers et fera bientôt le tour du globe ; de hardis explorateurs poursuivent avec une persévérance infatigable et peut-être finiront par trouver le secret de se diriger dans les airs : déjà souverain de la terre et de la mer, l'homme semble vouloir soumettre le ciel même à son empire ; — mais tous ces progrès, toute cette activité, toutes ces merveilleuses créations de l'intelligence, tous ces rapprochements entre les peuples n'ont pas rapproché les hommes de Dieu ; en s'élevant de degré en degré sur l'échelle sans limite de la civilisation, l'homme n'élève pas son cœur vers le Dieu du ciel ; et les chrétiens eux-mêmes, entraînés par ce mouvement qui porte notre siècle vers l'activité extérieure, ne savent plus rechercher silencieusement et ardemment la communion du Seigneur ; ils ne comprennent plus ces élans de l'âme vers le ciel qui transportaient David, et après lui les fidèles de tous les temps. Les expressions qui peignent l'amour pour Dieu ont aujourd'hui je ne sais quoi d'étrange, de vieilli, et notre siècle ne les comprend plus. C'est une raison de plus pour les rappeler. Nous avons d'autant plus besoin qu'on nous parle de ces choses,

qu'on nous mette devant les yeux et sur la conscience ce devoir aujourd'hui si oublié, qu'on nous retrace la vie des fidèles qui ont aimé Dieu, qu'on nous redise leurs paroles, qu'on nous montre par leur exemple que nous pouvons l'aimer à notre tour. Gardons-nous de penser que Dieu, étant un être immatériel et invisible, ne peut pas être aimé dans le sens propre de ce mot. Comment nous serait-il impossible d'aimer celui qui possède au suprême degré toutes les qualités morales qui rendent un être aimable? Comment nous serait-il impossible d'aimer celui qui nous a aimés le premier, qui nous a comblés et qui nous comble encore incessamment des témoignages de son amour? D'ailleurs, à ceux qui nieraient la possibilité d'aimer Dieu, nous pouvons répondre comme on répondit autrefois à ce philosophe qui niait le mouvement : on se contenta de marcher devant lui. De même nous pouvons, sinon, hélas! montrer chez nous-mêmes ce qu'est l'amour de Dieu, du moins le montrer chez d'autres fidèles. Qui pourrait nier que David aimât Dieu? quel amour que celui qui a dicté le psaume que nous étudions aujourd'hui, et tant d'autres cantiques tout brûlants de l'affection la plus tendre et la plus profonde! Qui pourrait nier que saint Jean aimât Dieu? quel amour que celui qui éclate partout dans ses écrits, et surtout dans cette épître qui ne fait que répéter sous toutes les formes cette déclaration : « Dieu est amour, et celui qui demeure

dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui ! » Et s'il vous faut des exemples plus rapprochés, et en quelque sorte plus à votre portée, qui pourrait douter que Pascal ait aimé Dieu ? tout ce que son âme austère retranche à l'amour des choses visibles, il le reporte sur l'amour du créateur ; et s'il veut que nous nous haïssions nous-mêmes, c'est pour nous donner à Dieu tout entiers ¹. Qui pourrait douter que l'auteur de l'Imitation ait aimé Dieu ! comme on sent en lisant ce livre, auquel rien ne ressemble entre les livres d'homme, — bien qu'il ait ses imperfections comme tout ce qui est humain — que celui qui l'a écrit trouvait en Dieu son souverain bien, et que tout le reste n'était rien pour lui auprès de la

¹ O mon Dieu ! qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant, qui ne le déshonore point, et dont l'attachement lui est si salutaire ! Qu'une âme est heureuse dont vous êtes les délices, puisqu'elle peut s'abandonner à vous aimer, non-seulement sans scrupule, mais encore avec mérite ! Que son bonheur est ferme et durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, et que ni la vie ni la mort ne la sépareront jamais de l'objet de ses désirs ; et que le même moment, qui entraînera les méchants avec leurs idoles dans une ruine commune, unira les justes avec vous dans une gloire commune ; et que comme les uns périront avec les objets périssables auxquels ils se sont attachés, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel et subsistant par soi-même, auquel ils se sont étroitement unis ! Oh ! qu'heureux sont ceux qui, avec une liberté entière et une pente invincible de leur volonté, aiment parfaitement et librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement ! (Pensées de Pascal, 2^e partie, XIX, 5.)

présence, et de la communion, et de l'amour de son Dieu ! Qui pourrait douter que saint Augustin ait

¹ Seigneur mon Dieu, bon au-dessus de toutes choses, vous êtes le seul très-haut.

Vous êtes le seul tout-puissant ; vous êtes seul capable de nous satisfaire et de nous remplir.

Vous êtes seul la source des plus grandes douceurs et des plus abondantes consolations.

Vous êtes le seul souverainement beau et souverainement aimable.

Vous êtes le seul souverainement noble et souverainement glorieux, en qui tous les biens ont toujours été, sont et seront éternellement réunis dans toute leur perfection.

C'est pourquoi tout ce que vous me donnez hors vous, tout ce que vous me découvrez de vous ou me promettez, est trop peu et ne suffit point, tant que je ne vous verrai pas et que je ne vous posséderai pas pleinement.

Car, en vérité, mon cœur ne saurait goûter un vrai repos, ni être parfaitement content, s'il ne se repose en vous, et ne s'élève au-dessus de tous vos dons et au-dessus de toute créature.

Oh ! Jésus-Christ, mon époux bien-aimé, dont l'amour est infiniment pur, souverain Seigneur de toutes les créatures, qui me donnera les ailes d'une vraie liberté pour voler jusqu'à vous, et me reposer en vous ?

Oh ! quand me sera-t-il donné de m'occuper pleinement de vous, et de goûter combien vous êtes doux, mon Seigneur et mon Dieu !

Quand pourrai-je me recueillir si parfaitement en vous, qu'embrasé de votre amour, je n'aie plus aucun sentiment de moi-même ; mais que je ne sente que vous d'une manière élevée au-dessus de tous les sens, et qui n'est pas connue de tous ! (Imitation de Jésus-Christ, liv. III, chap. XXI, 2 et 3.)

aimé Dieu! comme on respire partout l'amour de Dieu dans ce livre à la fois naif et sublime des Confessions, où il se peint lui-même amené graduellement de l'amour des créatures à celui du créateur! « Que j'ai » commencé tard à t'aimer! » s'écrie-t-il, « ô beauté » si ancienne et toujours nouvelle! que j'ai commencé » tard à t'aimer! Cependant tu étais au-dedans de » moi; mais j'étais tout entier au-dehors, et c'était là » que je te cherchais. Je courais avec ardeur après » ces beautés périssables qui ne sont que les ouvra- » ges et les ombres de la tienne, et par là je défi- » gurais tout ce que mon âme pouvait avoir de » beauté. Tu étais avec moi, mais je n'étais pas avec » toi. Tu m'as appelé, tu as crié, tu as ouvert les » oreilles de mon cœur en brisant tout ce qui me » rendait sourd à ta voix. Tu as frappé mon âme de » tes éclairs, tu as lancé tes rayons sur elle, et tu as » chassé toutes les ténèbres qui la rendaient aveugle » au milieu de ta lumière même. Tu m'as fait sentir » l'attrait incomparable de tes parfums, et du mo- » ment que je les ai respirés, je n'ai plus soupiré » qu'après toi. Tu m'as fait goûter ton ineffable dou- » ceur, et j'ai éprouvé la faim et la soif de ces délices » célestes. Tu m'as touché, et je suis devenu tout » brûlant d'ardeur pour la jouissance de ton éter- » nelle félicité. O amour qui brûles toujours et qui » ne t'éteins jamais! amour qui es mon Dieu, em- » brase-moi de tes flammes! donne-moi d'accomplir

» ce que tu commandes, et commande-moi ce que tu
» veux ¹ ! »

Vous le voyez, mes frères, c'est une réalité que l'amour de Dieu, et il y a eu dans tous les temps des âmes qui l'ont aimé en effet. Ah ! qu'il devienne pour nous aussi une réalité ! Ne voulez-vous pas marcher sur la trace des Augustin et des David, et connaître par votre propre expérience ce que c'est que d'aimer Dieu ! Que nous sert de sentir l'obligation où nous sommes de l'aimer, de désirer l'aimer, de chanter à satiété dans nos assemblées : « je veux l'aimer ! » — que nous sert tout cela si nous n'allons pas plus loin, si nous en restons éternellement au regret, au désir de l'amour ? Il faut aimer en effet, il faut sentir notre cœur brûler des flammes de l'amour divin, il faut nous élever sur les ailes de cet amour au-dessus de toutes les choses visibles, et entrer en possession de cette beauté invisible qui ravissait le cœur de saint Augustin !

Après avoir vu dans l'exemple de David ce qu'est l'amour de Dieu, il nous reste à demander à cet exemple quels sont les effets de cet amour chez les fidèles.

La première chose qui nous frappe à cet égard dans le psaume que nous étudions, c'est la joie qui remplissait le cœur de David. Dans cette contrée aride où

¹ Augustin, Confessions, liv. X, chap. 27 et 29.

il est poursuivi par des ennemis implacables, assisté seulement d'un petit nombre de partisans, transporté subitement des richesses du palais de Saül dans les privations du désert de Juda, son cœur déborde d'une joie ineffable; l'amour de Dieu lui tient lieu de tout le reste, lui fait oublier toutes ses épreuves, et c'est dans cette position désespérée selon les hommes qu'il écrit des paroles comme celles-ci : « Ta gratuité est meilleure que la vie, mes lèvres te loueront; et ainsi je te bénirai durant ma vie, et j'élèverai mes mains en invoquant ton nom! Tu es mon secours, je me réjouirai à l'ombre de tes ailes! Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche te loue avec un chant de réjouissance! »

Cette joie qui remplissait le cœur de David, et que l'adversité semble rendre plus profonde encore, est le partage de tous ceux qui aiment Dieu. Toutes les fois qu'une affection puissante s'empare de notre cœur, elle est accompagnée d'une jouissance intime, absolument indépendante des circonstances extérieures. L'amour, quel que soit son objet, apporte toujours avec lui une sorte de bonheur désintéressé, qui n'a rien de commun avec la prospérité temporelle, et qui ne peut être atteint par les épreuves de la vie : car pour nous l'ôter il faudrait nous arracher notre cœur. Mais ce bonheur, qui est attaché à l'amour, n'est vraiment complet et solide que lorsque l'amour a Dieu pour objet.

Le bonheur attaché à l'amour des créatures n'est jamais complet, parce qu'une créature, si excellente, si aimable soit elle, ne peut jamais remplir toute la capacité de notre cœur, ni répondre à tous les besoins de notre âme. Notre âme est faite pour posséder Dieu, elle aspire à l'être parfait, à l'être infini, et lui seul peut la satisfaire. Lorsque nous aimons Dieu, lorsque nous nous donnons à lui sans réserve et sans partage, lorsque la beauté céleste et invisible de la perfection s'empare de toutes les puissances de notre âme, alors véritablement nous sommes heureux : heureux non-seulement parce que nous aimons, mais parce qu'en aimant nous sommes dans l'ordre, que nous accomplissons notre destination, et parce que notre conscience est satisfaite en même temps que notre cœur.

D'un autre côté, le bonheur attaché à l'amour des créatures n'est pas solide, parce que la créature qui en est l'objet peut nous manquer et nous manque en effet bien souvent ; parce que nous pouvons nous trouver séparés d'elle au moment où nous aurions le plus besoin de sa présence ; parce qu'enfin nous avons sans cesse en perspective ce terme fatal et inévitable qui doit nous arracher violemment l'objet de notre amour. Mais celui qui a placé son amour en Dieu n'a rien à craindre de semblable : l'être qu'il aime est toujours présent ; à toute heure, en tout lieu il peut s'approcher de lui, se rassasier de son amour, ouvrir son cœur en sa présence, répandre devant lui



ses plus secrètes pensées; et cet ami-là est un ami éternel : la mort elle-même, qui brise toutes les affections sur la terre, ne fait que l'unir plus étroitement à celui qu'il aime, en déchirant le voile qui l'en séparait.

Enfin le bonheur attaché à l'amour des créatures n'est point parfait, parce que la créature ne répond pas toujours complètement à notre affection; et parce que, y répondit-elle complètement, elle n'a pas la puissance de nous faire tout le bien qu'elle voudrait; il ne dépend pas d'elle de réaliser le bonheur qu'elle nous désire, et bien souvent elle doit se borner à des vœux stériles. Mais il en est bien différemment pour ceux qui ont placé leur amour en Dieu. De la part d'un tel ami, nulle déception n'est à craindre; il nous rend en fait d'amour bien plus encore que nous ne pourrions jamais lui donner, et le fidèle voit toujours s'accomplir à son égard cette promesse du Seigneur : « J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me cherchent soigneusement me trouveront. » Cet ami, qui est le plus sympathique et le plus tendre de tous, est en même temps tout-puissant pour rendre heureux les objets de son affection; il dispose en leur faveur du ciel et de la terre, de tous les événements et de tous les êtres; il dirige toutes choses en vue de leur bonheur, et toujours le fidèle voit se réaliser à son égard cette parole de l'Écriture : « Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. »

Aussi nul ne pourra jamais dire tout ce qu'il y a de joie profonde et pure, tout ce qu'il y a de bonheur dans l'amour de Dieu. C'est un bonheur qu'il faut sentir pour en avoir l'idée, et la parole de l'homme ne peut que le figurer par d'imparfaites images, comme le fait David dans notre psaume.

Je trouve un autre effet de l'amour de Dieu chez David, c'est de le porter à la sainteté. « Mon âme s'est attachée à toi *pour te suivre*, » dit-il à Dieu, c'est-à-dire pour faire ta volonté; et toute sa vie nous dit assez que tel était chez lui l'effet de l'amour de Dieu. C'était dans l'amour de Dieu qu'il puisait la force de résister au mal et d'accomplir la loi. L'amour de Dieu est en effet le seul mobile qui ait en soi l'énergie nécessaire pour nous porter à la sanctification. Pour triompher de la convoitise, pour résister aux attraits du péché, il faut autre chose que la considération abstraite du devoir, ou la perspective des conséquences heureuses ou funestes qui résulteront de notre fidélité ou de notre désobéissance. C'est à notre cœur que s'adresse la tentation, et c'est par le cœur qu'il faut la repousser. Il faut une passion pour triompher de nos passions, il faut un nouvel et saint amour pour vaincre les affections du péché. Cette passion nouvelle et sainte, c'est l'amour de Dieu. Celui qui aime Dieu aime nécessairement ce que Dieu aime; il aime la sainteté et jusqu'à la rigueur inflexible de la loi; et la ferveur de son amour se mesure exactement à sa



crainte d'offenser Dieu. C'est là un caractère essentiel du véritable amour pour Dieu ; et nous pouvons reconnaître à cette pierre de touche si notre amour pour Dieu est de bon aloi, ou s'il ne serait pas une illusion de notre imagination. Il se rencontre quelquefois des personnes qui prétendent aimer Dieu, mais d'un amour vague, nébuleux, mystique, relâché, et qui font bon marché des exigences de sa loi ; qui prétendent que là où règne l'amour il ne doit plus être question de loi, et qui ne veulent pas retrouver dans le Dieu amour de l'évangile le Dieu juste et saint du décalogue. C'est là, non pas assurément un excès de l'amour de Dieu — l'excès, je le répète, n'est pas possible — mais une aberration funeste, une dangereuse illusion. Toutes les fois que l'amour de Dieu n'a pas pour effet de rendre la conscience plus délicate et de produire la crainte d'offenser Dieu, disons hardiment qu'un tel amour de Dieu est un mensonge ; en pareil cas, tout en prétendant aimer Dieu, l'homme n'aime en réalité que lui-même et le péché. « Si vous m'aimez, gardez mes commandements, » dit le sauveur.

Enfin David puise dans son amour pour Dieu l'assurance qu'il triomphera de ses ennemis, et qu'en dépit de toutes leurs machinations il s'assiéra un jour sur le trône d'Israël : « Ta droite me soutient ; ceux-ci qui demandent que mon âme tombe en ruine entreront au plus bas de la terre ; on les détruira à coups

d'épée, ils seront la portion des renards. Mais *le roi se réjouira en Dieu* » — parole bien remarquable : car David, à cette époque, n'était pas encore monté sur le trône; mais telle était sa confiance dans les promesses du Seigneur qu'il s'attribue à l'avance, au moment même où il était poursuivi dans le désert de Juda, la dignité souveraine — « le roi se réjouira en Dieu; et quiconque jure par lui s'en glorifiera; car la bouche de ceux qui mentent sera fermée. » Cette gloire que David attendait n'était pas seulement l'éclat de son règne temporel; il avait aussi en vue, comme nous le montrent clairement d'autres passages de ses écrits, une gloire plus élevée et plus durable, celle de la royauté céleste des enfants de Dieu; et dans ce sens-là nous pouvons nous appliquer, comme tout le reste du psaume, les déclarations qui le terminent. Nous pouvons appliquer à nos ennemis spirituels tout ce qui est dit des ennemis temporels du prophète. Nous aussi nous avons des ennemis qui nous entourent et qui nous pressent; mais nous sommes assurés d'en triompher si nous sommes de ceux qui aiment Dieu. Nous aussi nous vaincrons par l'amour de Dieu, Satan sera brisé sous nos pieds, nous arriverons à la gloire, nous monterons sur le trône et nous règnerons aux siècles des siècles avec Jésus-Christ.

Tels sont, mes frères, les privilèges attachés à l'amour de Dieu. L'amour de Dieu nous remplit de joie au milieu des épreuves de la vie, il nous fait

triumpher du péché et de tous les ennemis de notre salut, il nous ouvre les portes de la cité céleste et nous couronne de la gloire éternelle. Ainsi rien ne manque à ceux qui aiment Dieu. Toute la vie chrétienne, toute la force et tout le bonheur du fidèle se résument dans l'amour de Dieu. Il faut donc à tout prix que nous aimions Dieu. Aussi longtemps que nous n'aimerons pas Dieu nous sommes en dehors du salut; nous ne pouvons rien, nous ne possédons rien, nous ne sommes rien dans le royaume des cieux. « Celui qui ne l'aime pas ne l'a point vu ni ne l'a point connu, » nous dit saint Jean. « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, » nous dit saint Paul, « qu'il soit anathème ! »

Mais comment pourra naître dans notre cœur l'amour de Dieu ? On dit communément que l'amour ne se commande pas; et cela est vrai, hélas ! même de celui dont le Seigneur est l'objet. C'est en vain qu'on nous presse, qu'on nous conjure d'aimer Dieu; c'est en vain qu'on nous démontre de la manière la plus convaincante qu'il est de notre devoir et tout ensemble de notre intérêt de l'aimer : toutes les exhortations, toutes les remontrances, tous les raisonnements sont de nul effet pour allumer dans notre cœur l'étincelle de l'amour divin. L'amour de Dieu, comme toutes les autres affections, veut naître au dedans de nous, non point sous l'influence d'une pression exté-

rieure, mais par l'effet d'une sympathie spontanée et irrésistible. Et pourtant nous avons quelque chose à faire pour arriver à l'amour de Dieu, et il est parfaitement vrai de dire qu'il dépend de nous de l'aimer. Si nous n'aimons pas Dieu cela vient uniquement, soyons-en sûrs, de ce que nous ne le connaissons pas. Si nous connaissions Dieu tel qu'il est, si nous pouvions le contempler sans voile dans sa nature et dans ses œuvres, dans la perfection de son caractère et dans l'excellence de ses dispensations, il nous serait impossible de ne pas l'aimer : car tout en lui est souverainement aimable. Toutes les qualités qui peuvent rendre un être moral digne d'être aimé se trouvent en Dieu, réunies et portées au suprême degré. Si donc nous voulons en venir à aimer Dieu, apprenons à le connaître et à le contempler. Détournons notre attention du monde visible, de cette activité extérieure qui nous entraîne et nous aveugle, attachons-nous aux réalités invisibles, forçons notre âme à contempler sans distraction cette perfection suprême que nous ne pouvons ni voir ni entendre, mais qui est pourtant un être vivant et personnel, et qui est digne de fixer notre attention et d'absorber nos facultés, mille fois plus que toutes les merveilles réunies de la terre et du ciel !

Contemplons Dieu en lui-même, dans sa nature, dans son caractère. Contemplons en lui la sagesse parfaite, la bonté infinie, la sainteté sans tache, la

beauté morale portée au suprême degré : ne sont-ce pas là des qualités aimables, bien qu'elles ne tombent pas sous nos sens, et qu'elles ne puissent ni frapper nos oreilles, ni enchanter nos regards? Ne nous arrive-t-il pas tous les jours d'aimer telle personne que nous n'avons jamais vue, que nous ne verrons jamais, uniquement à cause de ce que nous savons de son caractère? n'aimons-nous pas tous une Marie qui se tenait assise aux pieds de Jésus, et un saint Jean qui se tenait penché sur son sein? Eh bien! il y a en Dieu, si seulement nous savons les voir, des qualités plus aimables encore que chez une Marie ou chez un saint Jean; et dès l'instant que nous les aurons contemplées, elles raviront tout notre cœur.

Contemplons Dieu dans ses manifestations extérieures. Coatemplons-le dans ces œuvres magnifiques de la création où la beauté morale de son caractère se traduit à nos yeux sous une forme visible, sous mille emblèmes tour-à-tour touchants ou sublimes. Contemplons-le dans le bien qu'il nous a fait, dans les témoignages d'amour dont sa puissance créatrice et sa providence paternelle nous environnent depuis notre naissance; voyons-le nous donnant abondamment non-seulement tout ce qui est nécessaire à la vie, mais une foule de choses qui ne sont qu'un luxe de jouissances et dont nous aurions pu nous passer : le chant mélodieux des oiseaux, l'éclat et le parfum des fleurs, les splendeurs du couchant et de l'aurore, et

tous les détails de cette robe de fête dont il a paré pour nous la nature; toutes ces choses, qui témoignent si visiblement de son amour pour nous, de son désir de nous rendre heureux, ne diront-elles rien à notre cœur, et ne nous forceront-elles pas à l'aimer?

Mais surtout contemplons Dieu dans l'œuvre de sa grâce, dans cette dispensation merveilleuse et insondable où les anges voudraient regarder jusqu'au fond, qui arrachait à saint Paul ce cri d'admiration : « ô profondeur de la richesse, de la sagesse et de la connaissance de Dieu ! » et à saint Jean ce cri de gratitude : « voyez quel amour le Père nous a donné que nous soyons appelés enfants de Dieu ! » Contemplons le saint des saints aimant le premier ses créatures coupables, s'abaissant jusqu'à elles pour les élever jusqu'à lui, allant les chercher dans leur égarement comme un berger cherche sa brebis perdue, accomplissant lui-même leur salut par un sacrifice qui confond la raison et dans lequel tout est mystérieux, tout est impénétrable si ce n'est l'amour; approchons-nous de cette croix sur laquelle un Dieu sauveur a voulu porter nos péchés et notre condamnation, sur laquelle il a voulu acheter lui-même notre salut, et à quel prix ! écoutons du haut de cette croix sa voix qui nous crie : « j'ai été navré pour tes forfaits et frappé pour tes iniquités ; reviens à moi, car je t'ai racheté ! je t'ai aimé d'un amour éternel ; quand tes péchés se-

raient comme le cramoisi , ils seront blanchis comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon , ils deviendront blancs comme la laine ! » — et quand nous aurons vu , entendu , connu un tel amour , quand il sera devenu pour nous une réalité , alors il nous sera véritablement impossible de ne pas aimer à notre tour celui qui nous a tant aimés , et nous dirons avec saint Jean : « nous l'aimons , parce qu'il nous a aimés le premier ! »

O Dieu qui es amour , et qui ne peux nous rendre heureux qu'en l'aimant ! Dieu créateur ! Dieu providence ! Dieu sauveur ! Dieu qui es la source éternelle de tout ce qu'il y a de vrai , de beau et de bon , parce que tu es toi-même la vérité , la beauté , la bonté parfaites , viens établir dans nos cœurs le règne de ton amour ! Viens : nos cœurs t'attendent , nous les ouvrons devant toi jusqu'au fond , nous les soumettons tout entiers à tes saintes influences ! Prends-les , remplis-les , pénètre-les de tes ardents rayons , allumes-y la flamme de ton amour ! Trop longtemps nos affections se sont égarées loin de toi ; c'est vers toi que nous nous tournons désormais , c'est toi que nous cherchons , c'est toi que nous voulons , toi tout entier , toi seul..... et tout le reste après toi ! Amen.

Octobre 1854.
